

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur en chef, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^e, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITTE, BULLIER et C^e, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 mars 1864.

BULLETIN.

Les propositions du Cabinet anglais n'aboutiront pas. Cet échec, prévu depuis longtemps, prouve une fois de plus que l'intervention diplomatique de l'Angleterre n'avait d'autre but que de compliquer la question danoise; l'évidence de ce nouveau piège est démontrée à toutes les puissances.

D'après une dépêche de Copenhague, datée du 22, le Rigsdag vient d'être clos.

Le roi a dit dans son discours de clôture: « Nous sommes toujours seuls. Nous ne savons pas pendant combien de temps l'Europe envisagera avec indifférence les actes de violence commis. Nous sommes prêts à tout pour obtenir la paix, mais que nos ennemis sachent que le moment n'est pas encore venu où nous devons accepter une paix humiliante. »

Le discours royal laisse clairement entrevoir que les démarches faites par la diplomatie n'ont pas changé la situation. Malgré les bruits répandus par les journaux prussiens rien ne prouve que le Danemark soit déjà placé dans l'obligation d'accepter les concessions que voudraient lui imposer les Austro-prussiens. En supposant d'ailleurs que les vues de l'Angleterre soient acceptées par l'Autriche, la Prusse, en proposant la conférence, n'a pas le même but à atteindre. De là l'impossibilité de s'entendre quant à présent.

C'est définitivement mercredi 30 mars que l'Empereur du Mexique s'embarquera à Trieste pour se rendre à la Vera-Cruz. Depuis que l'acceptation de la couronne impériale a pu être considérée comme un fait accompli, la réorganisation matérielle du Mexique promet de marcher à grands pas. L'emprunt des 200 millions a été conclu par une maison de Londres et les statuts de la future banque nationale ont été arrêtés par une réunion de banquiers et de capitalistes européens.

Ces statuts sont en grande partie calqués sur ceux de la Banque de France.

La Correspondance autrichienne annonce que les généraux Klapka et Türr se trouvent actuellement dans les provinces daniubiennes.

On assure d'autre part qu'il y a une entente parfaite entre les chefs de l'insurrection hongroise. Garibaldi et le gouvernement national polonais.

Le voyage de Garibaldi à Londres aurait pour but de battre le rappel pour la question d'argent.

De nombreux amendements sur le budget viennent d'être déposés par les membres de l'opposition. L'un d'eux demande que les auditeurs au Conseil d'Etat soient nommés au concours public, et qu'une somme de 120,000 fr. consacrée au traitement de deux vice-présidents, soit retranchée. Un autre amendement demande qu'on réduise de 600,000 francs le crédit de 2 millions inscrit pour dépenses secrètes. Un autre propose que le budget de la ville de Paris soit contrôlé et voté par le Corps législatif, aussi longtemps que le Conseil municipal sera nommé par le pouvoir exécutif; un autre, enfin voudrait la suppression de 100,000 francs sur le chapitre de la direction de la presse; il demande en outre une enquête parlementaire sur la situation de chaque administration, sur le nombre des employés, l'insuffisance des petits traitements et l'abus du cumul.

Six autres amendements concernant le ministère de l'instruction publique, réclament 2 millions pour la construction d'écoles communales et 6 millions pour l'établissement d'écoles de filles; 200,000 fr. pour subvention à la caisse de retraite des instituteurs primaires, et 500,000 francs pour faire les études d'un projet de loi sur l'instruction primaire gratuite et obligatoire. Un dernier amendement ouvrirait un crédit de 15 millions pour faire face aux dépenses résultant de la garantie d'intérêts accordée aux compagnies de chemins de fer.

J. REBOUX.

On nous écrit de Copenhague, le 21 mars :

Les combats journaliers qui ont lieu devant Duppel sont malheureusement très meurtriers et occasionnent aux deux armées ennemies, en tués et en blessés, des pertes fort douloureuses. Le courage de nos troupes excite une admiration générale et d'autant plus vive qu'elles ont à lutter contre les ennemis quatre fois plus nombreux que le corps d'armée qui défend la ligne de Duppel.

Les nouvelles que l'on reçoit du Jutland sont de plus en plus déplorable, quelque soit le résultat de la guerre, cette province sera ruinée, épuisée qu'elle est déjà par les exactions d'un ennemi qui la traite en pays conquis. On continue de destituer, d'arrêter et de traîner dans les prisons militaires du Holstein une foule de fonctionnaires et d'employés jutlandais de tout rang et de toute catégorie. Les pasteurs et prédicateurs ne sont pas plus épargnés.

(Correspondance Havas.)

On écrit de Vienne, le 21 mars, à la Barrière.

Dans les cercles diplomatiques, on dit aujourd'hui que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Bloomfield a confié au cabinet de Vienne les conditions auxquelles le Danemark s'est déclaré prêt à accepter la conférence. Elles se réduisent à ce qu'on savait: le Danemark ne veut admettre comme base des conférences que les conventions de 1851 et 1852. On nous communique sur l'attitude prise par l'Angleterre, en cette circonstance des particularités qui ne manquent pas d'intérêt, si elles sont vraies. Le cabinet anglais, en communiquant les conditions danoises aux cabinets de Vienne et de Berlin, aurait ajouté que, d'après sa propre opinion, la base désignée par le Danemark n'était pas seulement acceptable, mais la seule possible. Ce point de vue a été notifié officiellement aux deux cabinets allemands, en même temps que les conditions danoises.

Bien que la couronne mexicaine n'ait pas encore été acceptée par un acte officiel, on n'en traite pas moins dès à présent l'archiduc Maximilien et son épouse à la cour de Vienne comme des souverains. Aujourd'hui, les futures majestés mexicaines ont reçu tout le corps diplomatique. Nous apprenons que le ministre des Etats-Unis de l'Amérique du Nord auprès de notre cour, M. Motlay n'a pas manqué à la réception.

La Gazette de l'Allemagne méridionale, l'un des organes du Nationalverein, s'exprime comme il suit sur le prince d'Augustenbourg :

« Depuis que les grandes puissances allemandes ont pris l'action en mains, la personne du duc Frédéric a cessé, aussi bien au dedans qu'au dehors des duchés, d'être l'objet principal de l'attention publique. Son séjour à Kiel n'a, en somme, produit que des effets fâcheux. »

« Nous concevions que, dès l'origine, le duc n'eût fait dépendre ses droits et ses intérêts que du bon vouloir des gouvernements. Mais du moment qu'il ne prenait pas ce parti, sa voie lui était clairement indiquée. Il devait alors fonder uniquement ses espérances sur le parti national, attendre tout de ce mouvement et contribuer lui-même à en accélérer l'impulsion. Il devait établir sa résidence dans le Holstein, non-seulement pour recevoir des députations, des adresses et des ovations, mais pour prendre en mains les rênes du gouvernement et amener une crise dont l'issue, suivant toutes probabilités, ne pouvait être que favorable; car si même les grandes puissances, au risque de provoquer en Allemagne une explosion inévitable des passions populaires, avaient arrêté le duc et l'avaient expulsé, de force, de son pays, la cause des duchés ne pouvait qu'y gagner. »

« Si alors les grandes puissances avaient néanmoins procédé à l'occupation de Duppel et à la guerre contre le Danemark, elles auraient difficilement osé, sous l'impression de l'agitation universelle, maintenir le principe de l'intégrité du Danemark. »

« Enfin, si nous considérons la personne même du duc, il n'est pas douteux que son nom aurait un tout autre retentissement en Allemagne et en Europe si, après une action hardie, il eût éprouvé la violence et la captivité; même en prison, il n'aurait pas été si impuissant qu'aujourd'hui en liberté. »

« Ce qui est évident, c'est que si le duc désire jour et à besoin de l'appui du parti national, il faudra qu'au moment donné il entre dans une voie plus décidée. »

Le Pays fait observer, à propos de l'escadre prussienne attendue à Kiel, que cette escadre ne pourra opérer ce mouvement sans rencontrer l'escadre danoise dont le devoir est d'ancrer la marine prussienne, avant que les navires autrichiens soient arrivés dans la Baltique.

« La jonction des deux escadres, ajoute M. Lomon, donnerait peut-être aux Austro-Prussiens la supériorité de la mer. En ce cas la défaite du Danemark deviendrait certaine et elle serait peut-être immédiate. »

Le gouvernement de Turin a tous les bonheurs. Il s'est annexé les duchés, les Romagnes, Naples, la Sicile, et ces conquêtes lui sont un embarras plutôt qu'un avantage. Il voudrait Rome pour capitale, et Rome lui est refusée. Il aspire à posséder la Venétie, et l'Autriche se permet de le révoquer. Il se hâta de maîtriser Garibaldi, et Garibaldi s'en va, Cortina botteux, chercher à Londres de quoi forcer la main au roi, à ses ministres, à ses généraux, lesquels ne seraient peut-être pas fâchés d'avoir la main forcée.

Ceci est pour les affaires qu'on peut, jusqu'à un certain point, appeler extérieures. Au dedans, la situation n'est ni moins paisible, ni moins agréable. Voilà qu'une coalition parlementaire, à la tête de laquelle sont MM. Rattazzi, Langè et Cordova, s'organise dans le but de renverser le ministère. Beussira-t-elle? C'est assez probable. Les griefs contre M. Minghetti et ses collègues ne manquent pas. Une lettre de Turin les résume ainsi :

« Ce qui rend inévitable la retraite du ministère actuel, ce n'est pas l'inaction dans laquelle il s'est complu, c'est la certitude, parfaitement reconnue par tous, d'une impuissance radicale non pas momentanée, mais durable et chronique. »

Nous sommes assez de cette opinion, et c'est pourquoi la dislocation du cabinet Minghetti-Peruzzi ne nous trouverait pas inconsolables. Reste à savoir si les futurs ministres, jouant le même air, qui est nécessairement la politique d'expectative, le joueraient mieux.

RAYVET.

On lit dans la Gazette de Breslau :

« Tout l'état-major russe a quitté Varsovie et s'est dirigé vers le camp de Kalisch. Le général Berg est également attendu au camp. »

En Pologne, près d'Inowroclaw, un nombreux corps de volontaires qui voulait pénétrer dans le royaume de Pologne, a été rencontré par les troupes prussiennes. Cinquante hommes ont été fait prisonniers, le reste a réussi à passer la frontière.

On annonce de Cracovie la découverte d'une imprimerie clandestine du gouvernement national polonais. Les imprimeurs

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 27 MARS 1864.

N° 19.

BLEND A

CHAPITRE XX.

Blenda était en proie à un indicible découragement.

Seule, sans amis, sans conseil, sans ressources, repoussée, humiliée, offensée, près de succomber à la fatigue de cette longue course et à la violation de son émotion, elle fut obligée de se retirer à la rampe de l'escalier pour ne point s'affaïsser dans cette aïte froide et obscure.

On s'était impitoyablement moqué de la romance d'Egbert Montaubert, de ce bijou si cher à son cœur, et on l'avait traitée elle-même comme une folle. Etait-ce donc folie que de nourrir des sentiments qui ne répondaient point à ceux d'autres personnes ?

(*) Reproduction interdite.

Si, en ce moment de rude épreuve, Blenda avait été capable de réfléchir, elle se serait probablement avoué que le malheur de n'avoir trouvé ni ouvrage ni leçons l'affligeait moins que l'injure sanglante faite à la romance de la généreuse Berthe.

Lorsque des larmes abondantes l'eurent un peu soulagée, d'autres impressions commencèrent à se faire sentir; elle s'aperçut qu'un froid glacial lui pénétrait tous les membres, et elle humecta son mouchoir de son souffle pour effacer de ses yeux la trace des pleurs avant de reparaitre dans la rue.

Elle alla chercher l'asile qui l'avait mise à l'abri des regards curieux, lorsqu'elle entendit deux personnes descendre l'escalier.

Instinctivement elle s'enfonça davantage encore dans le coin le plus obscur.

Mais tout à coup une voix qu'elle ne pouvait oublier frappa son oreille, et elle reconnut le profil d'un homme à qui elle avait mille fois reproché de ne reparaitre que dans ses rêves. Aussitôt elle s'élança précipitamment de sa cachette en s'écriant :

« Enfin ! »

Les deux personnages s'arrêtèrent tout surpris.

L'un d'eux, qui avait la tête nue — il habitait la maison et reconduisait l'autre jusqu'au pied de l'escalier — lança un regard stupéfait à la jeune fille. Quant au second, au chevalier de Blenda, il dit aussitôt :

« Tiens, ma petite cousine ! »

Et il lui prit la main avec une cordialité si franche et si simple que le témoin de cette scène se contenta de le féliciter de cette heureuse rencontre, puis remonta

bien vite, uniquement préoccupé de sa tête nue.

Aussi effrayée de sa propre imprudence et de sa conduite inconsidérée que surprise de la présence d'esprit du comte, Blenda faillit mourir de saisissement de joie et de confusion. La pauvre fille n'osa lever les yeux ni surtout les arrêter sur le jeune homme.

Après quelques minutes d'un silence très éloquent, l'étranger reprit, d'un ton beaucoup moins familier cette fois :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous avoir imposé une parente que peut-être vous n'admètiez point; c'était le seul parti à prendre pour nous mettre à l'abri de la curiosité. »

« C'est à moi, au contraire, de vous demander pardon de vous avoir forcé à un mensonge par mon imprudence, répondit Blenda en tremblant. Mais j'étais si malheureuse, si émue, que j'oubliai tout pour ne me souvenir que d'une chose : c'est que vous vous êtes montré un jour un véritable ami pour moi. »

« Et maintenant encore je n'ai pas de plus vif désir que de vous paraître tel, dit-il avec un regard qui ajoutait beaucoup à la force des paroles. Mais, si vous le permettez, nous poursuivrons notre entretien chemin faisant. Où vous conduirai-je, mademoiselle ? »

« Nous demeurons Riddargata. — Le trajet sera long, tant mieux... Mon Dieu, comme vous palissez ! seriez-vous malade ? »

En effet, Blenda, épuisée par tant d'émotions diverses, se sentait prise de vertige. Il lui semblait qu'elle allait mourir d'anxiété et de douleur à l'idée que le comte avait peut-être, d'elle une opinion défavorable; leur rencontre si étrange

témoignait évidemment contre elle.

« Ma chère demoiselle, prenez mon bras, et considérez-moi, pour l'amour de Dieu, comme un véritable parent. Soyez certaine qu'aucun membre de votre famille ne vous porte plus d'intérêt que moi. »

« J'en suis convaincue, balbutia-t-elle avec une tristesse inexprimable; mais cette certitude ne m'empêche pas d'être au désespoir de ne pas toujours discerner ce qui convient d'avec ce qui ne convient pas. J'accepterais volontiers votre offre, car j'ai de la peine à me tenir debout. Dites-moi donc vous-même si ce serait convenable, vous qui n'avez certes pas l'intention de m'inquiéter en erreur. »

Cette franche question n'obtint qu'une réponse des plus évasives.

Après avoir fixé sur Blenda un regard tendre et encourageant, son chevalier fit approcher une voiture, qui passait à propos, et, avant de s'être demandé à elle-même, et à plus forte raison de lui avoir demandé à lui, si c'était plus convenable que de lui donner le bras, elle était assise dans ce véhicule à côté de celui qu'intérieurement, elle nommait toujours le comte.

En y montant, il dit au cocher quelques mots que Blenda n'entendait point; mais ensuite, à la longueur de la course, elle devina que ce n'avait pas été l'ordre de prendre le chemin le plus court.

Il s'informa avec sollicitude de la santé de notre héroïne; et quand elle lui eut assuré qu'elle commençait à se trouver beaucoup mieux, il reprit, avec un accent de bonté si affectueux qu'un cœur même plus cuirassé que celui de notre Blenda eût été incapable de lui résister :

« Alors racontez-moi donc ce qui vous est arrivé depuis notre séparation, et sur-

tout à Stockholm. J'ai si souvent pensé à votre sort que je brûle de savoir cela. »

« Je vais vous l'apprendre, » répondit Blenda, les yeux rayonnants d'une joie enfantine.

« Oh ! qu'elle était heureuse en ce moment ! »

« Seriez-vous sincère, mademoiselle ? »

« Bien entendu; je vous dirai tout. Les événements n'ont pas manqué, croyez-moi, et aujourd'hui même... Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert tout à l'heure. Ce qui me dépote le plus, c'est que ce vilain gentilhomme de la chambre, que mon oncle le secrétaire a si admirablement éconduit un jour... Mais vous ne comprenez pas tout cela... Dites-moi donc tout d'abord, s'il est bien vrai que vous vous soyez souvent quelquefois de la pauvre demoiselle compagne à qui votre recommandation auprès du capitaine du vapeur a été si utile. »

« C'est si vrai que, si le hasard ne nous avait pas réunis, j'aurais couru tout Stockholm pour vous retrouver... Maintenant dites-moi, je vous en conjure, qui c'est que ce vilain gentilhomme de la chambre et que votre oncle le secrétaire. »

« Le ton sérieux de cette réponse et l'impudence qui éclatait dans la question satisfirent Blenda au plus haut degré. »

Faisant d'un air ravi un petit signe de tête, et regardant avec un sourire espégle ce beau jeune homme au visage brun et fin, qui avait si bon air avec son élégante redingote fourrée, elle répliqua, gaie comme un pinson :

« C'est bien simple. Comme le secrétaire et comme tous les autres messieurs, excepté vous, le gentilhomme de la chambre a voulu faire la cour à la petite ingénue des champs. Mais ma bonne tante —